

www.e-rara.ch

Alperoses

Kohler, Xavier

Porrentruy, 1857

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 38607

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-86334>

La patrie Suisse.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LA PATRIE SUISSE.

A la Société helvétique des sciences naturelles.

II.

O Suisse ! ô mon pays ! terre cent fois bénie !
Fort, d'où la liberté ne fut jamais bannie ,
Un seul de tes enfants pourrait-il bien, dis-moi ,
Se sentir battre un cœur et n'être point à toi ?
Ton amour n'est-il point l'âme de la patrie ?
N'es-tu point, plus que tout, digne d'être chérie ?
Sur ton sol généreux, pauvre et libre toujours,
Que le sang de tes fils rachète aux mauvais jours ,

Le Ciel a répandu ces beautés immortelles ,
Riches bijoux tombés des sphères éternelles....
A toi ces gais coteaux, pleins de fleurs, de soleil ;
Ces intimes vallons, où l'aube, à son réveil ,
De timides rayons couronne la verdure ;
Les *nants* capricieux, au caressant murmure ;
Les plateaux élevés, où les gais *armaillis*
Font redire à l'écho les doux chants du pays ;
Sur le revers du mont l'auguste sanctuaire ,
Où la Suisse au berceau trouva jadis son aire ;
Ici les lacs rians, dont le flot est si pur
Que les cieus étoilés en jalourent l'azur ;
Gouffres noirs et profonds, plus loin ces lacs sauvages,
Où le *fœhn* irrité déchaîne les orages ;
Et puis les *chemins creux* où tombent les tyrans.
A toi les lieux aimés, les contrastes frappants ,
Ces imposants tableaux, qui domptent la matière ,
Et devant qui l'extase est sœur de la prière :
Le Jura, décrivant son arc majestueux ,
Avec ses *crêts* hardis, ses *cirques* gracieux ,
Alignant sur trois rangs ses chaînes parallèles,
De la terre helvétique actives sentinelles ,
A la France opposant un verdoyant rempart,
Tandis qu'il jette au loin un orgueilleux regard
Sur la plaine fertile à ses pieds étendue ,
Dont l'Aar en ses replis embrasse l'étendue ;
Les Alpes, élevant fièrement dans les airs

Leurs blocs cyclopéens, monde dans l'univers,
Avec leurs mers de glace, aux immenses *moraines*,
Aux abîmes béants, aux plages souterraines,
Avec leurs pics neigeux, leurs dômes élancés,
Leurs sublimes arceaux l'un dans l'autre enlacés,
Formes que l'art humain n'a jamais épuisées,
Gigantesques cristaux aux faces irisées.
A toi, Suisse adorée, à toi tous ces trésors.....
Ces Alpes, où la foudre a d'étranges accords,
Où mugit l'avalanche au sein de la tourmente,
D'où s'échappe en grondant la cascade écumante ;
Ces Alpes, au front pur, aux tons chauds, à l'air vif,
Qui, tour à tour Eden ou Chaos primitif,
Font jaillir de leurs flancs, aux cavernes profondes,
Deux fleuves t'apportant les tributs de trois mondes....

Pour te chanter que n'ai-je, ô mon heureux pays,
Sous mes doigts frémissants la lyre de Salis !
A tes divins tableaux pour imprimer une âme
Que n'ai-je, artiste-roi, le pinceau de Calame !.....
Comme l'Ange voilé qui garde le Saint-Lieu,
Je m'incline muet devant l'œuvre de Dieu.....

III.

Dans la Suisse l'indifférence
Ne creuse point un prompt cercueil ;
Un peuple, ami de la science,
De ses splendeurs fait son orgueil ;
Il adore les grandes choses ;
Des effets il remonte aux causes ;
Son cœur a soif de vérité ;
Puis il compte dans son histoire
De sublimes pages de gloire
Et cinq siècles de liberté.

Aussi voyez comme la vie
Dans ses veines circule à flots ;
Comme l'idée est poursuivie,
Combien elle éveille d'échos.
La Suisse, aux splendides merveilles,
Est un immense essaim d'abeilles
A la ruche apportant leur miel.
L'âme s'agrandit et s'épure
Au commerce de la nature,
Chaîne liant la terre au Ciel.

Ici, moderne Prométhée ,
Le géologue, au bras puissant,
De la pierre, par lui heurtée,
Exhume le monde naissant.
Par une savante synthèse,
Des saints récits de la Genèse
Sans changer le sublime cours,
Du globe suivant les étages,
Sur les débris des premiers âges
Il refait l'œuvre des six jours.

Ailleurs une main patiente
Cherche sur les flancs du rocher,
Dans la *combe* luxuriante,
La fleur habile à se cacher.
Le botaniste ainsi recueille,
L'une après l'autre, feuille à feuille,
Sa moisson de parfums ailés,
Où la beauté de Dieu respire,
Où tout est grâce, tout sourire,
Image des cieux étoilés.

Ce savant, de la base au faite
Etudiant le monde à fond,
Sur chaque objet vivant arrête
Son regard serein et profond.

Il juge, il compare, il pénètre
L'organisme intime de l'être ;
Il assigne à chacun sa loi,
Déroulant cette immense chaîne
D'espèces, que la race humaine,
Suprême anneau, domine en roi.

Sur le sol libre d'Helvétie,
Où d'un lait pur l'homme est nourri,
Comme la fraîche poésie
La science a toujours fleuri ;
Quoique dans un étroit espace,
Le sillon de feu qu'elle trace
Au loin projette un vif éclat.
« Qu'au pied des Alpes éternelles
» Naissent des œuvres immortelles ! »
Semble avoir écrit JÉHOVAH !

***.

Ange de la patrie, ô muse bien-aimée,
Toi, qui dans les splendeurs d'une nuit parfumée
Mets au front des héros une auréole d'or,
O muse ! inspire-moi, lorsque ma main tremblante

Agite faiblement la palme triomphante
Devant ce Panthéon, notre plus cher trésor.

Salut à toi, GESNER, ô bienfaisant génie !
De la nature entière embrassant l'harmonie ;
Zoologue puissant, au souffle créateur.
De l'aigle ton essor eut l'immense envergure,
O *Plin des Germains* ! gigantesque figure,
Qui domine son temps de toute sa hauteur.

Du règne végétal déroulant les merveilles,
Là, c'est GASPARD BAUHIN, qui, dans ses longues veilles,
Ouvrait à la science un chemin assuré ;
A des labeurs féconds âme prédestinée,
Plus loin c'est DE CANDOLLE, émule de Linnée,
Par la nature même en son œuvre inspiré.

Des mystères du globe interprète sublime,
DE SAUSSURE apparaît ; volant de cime en cime,
Foulant les hauts glaciers sous son char triomphal.
Le siècle, transporté d'une ivresse inconnue,
Le proclame son roi, la tête dans la nue
Et le Mont-Blanc pour piédestal.

Là, vous brillez aussi, pléiade radieuse,
Astre, dont l'Allemagne et la France pieuse
A l'envi recueillaient les rayons infinis.
Famille de penseurs, au nom six fois illustre,
A qui JEAN BERNQUILLI donne un suprême lustre,
En égalant, lui seul, et Newton et Leibnitz.

Esprit clair et profond, à trempe surhumaine,
Le compas à la main, quand EULER nous promène
De l'abîme des mers à l'abîme des cieux,
Le sage LAVATER, nature douce et tendre,
Pénètre les replis de l'âme, pour répandre
Les trésors de son cœur bon et religieux.

Par-dessus ses grands noms, plus grand encore toi-même,
GRAND HALLER, tu surgis, beau sous ce diadème,
Où tout savoir humain pose un rayon vermeil.
Philosophes, savants, rois de l'intelligence,
Scintillent, emportés dans ton orbite immense,
De nos cieux éclatant soleil.....

IV.

O terre de mon cœur, douce terre natale,
Comme une enfant heureuse, en ce beau jour étale
Tes modestes et chers trésors.

Qu'au loin un cri joyeux vole de bouche en bouche ;
Que le luth inspiré, sous la main qui le touche,
Rende ses plus suaves accords !

Jurassiens, assis au temple de Mémoire,
Qui, pères vigilants, veillez sur notre gloire
Et présidez à nos travaux,
BÉGUELIN, GAGNEBIN, ROSIUS, ombres sacrées,
Quittez pour un instant les plaines éthérées,
Contemplez ces aspects nouveaux.

Non, le Jura n'est plus la région perdue,
Dont les fils, l'œil au ciel et la main étendue
Vers sa montagne aux bleus reflets,
Réclamaient vainement à la mère-patrie
Une place au soleil, ses arts, son industrie
Et la dîme de ses bienfaits.

Des jurassiques monts la barrière est franchie.
Notre terre est enfin à jamais affranchie
Des atteintes de l'étranger.
La Suisse a dans nos murs planté son oriflamme ;
Dans notre âme elle veut faire passer son âme ;
Elle est là pour nous protéger.....

A nous ce labarum qui flotte sur nos têtes,
Lui, dont le libre essor conjure les tempêtes,

Nous embrasse de ses replis.....

Il vient, comme l'oiseau portant la verte branche,

Il vient, signe d'amour, sous la sainte Croix blanche,

Nous proclamer ses dignes fils.....

Et quand venait à nous cette auguste bannière,

Au bruit retentissant d'une marche guerrière

Elle n'a point réglé son vol ;

De la science un jour elle emprunta les ailes,

Et, semblable à l'aurore après des nuits mortelles,

Parut soudain sur notre sol.

Merci, Confédérés, merci, Suisses, nos frères,

Qui dites à nos cœurs ces paroles bien chères :

« Au foyer de l'Helvétien

» C'est aimer son pays que d'aimer la science ;

» Ces deux amours sont sœurs : chez nous l'intelligence

» Eut toujours droit de citoyen. »

Oh, merci mille fois ! à vous l'honneur insigne

D'avoir dans nos vallons arboré cet insigne,

Aux souvenirs si glorieux,

Prenant en vos travaux le Jura pour théâtre,
De nous montrer comment l'étude opiniâtre
A l'homme ouvre de nouveaux cieux.

Merci du fond du cœur ! nos frères pour la vie !
Je vois dans l'avenir votre œuvre poursuivie
Produire des fruits immortels,
Et le Jura, jaloux de suivre votre exemple,
Faire de sa nature un vaste et riche temple,
Où l'étude aura ses autels.

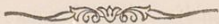
v.

Enfants des vallons jurassiques,
Nous serait-il donné de fêter ce beau jour
Sans payer un tribut d'inaltérable amour
Aux vertus helvétiques ?

La Patrie a les yeux sur vous,
Frères ! levez aussi, levez les yeux vers Elle.
Frères ! offrons-lui tous un bras, un cœur fidèle.
Que son esprit descende en nous !

Et que notre voix attendrie,
En face du drapeau, gardien de notre honneur,
Ne jette qu'un seul cri, parti du fond du cœur :
DIEU ! LIBERTÉ ! PATRIE !

2 août 1853.



SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU!

Sur l'autel de la patrie
Pour déposer en ce jour
Une guirlande fleurie,
Emblème d'un vif amour,
Quittant mon modeste gîte,
Où nul bosquet ne m'invite
A cueillir un vert rameau,
Je volerais vite, vite, vite;
Si j'étais petit oiseau.

Comme un pèlerin fidèle,
Au Grutli j'irais d'abord
Pour y cueillir l'immortelle,
De ses prés riche trésor.

La gloire ailleurs est proscrite ;
Toujours en Suisse elle habite,
Ma fleur croît sur son berceau.....
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, sans que rien ne s'oppose
A mon voyage pieux,
Je ravirais l'Alperose
A son trône audacieux.
Des Alpes fleur favorite,
En nos cœurs ta vue excite
Un enthousiasme nouveau.....
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Et poursuivant mon voyage
Dans l'espace parfumé,
J'irais prendre un saxifrage
Sur mon Jura bien-aimé.
Oh ! combien mon cœur palpite,
Quand le bleu Lômont m'invite
A visiter mon hameau.....
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Sur ta tombe vénérée
J'irais, ô Conrad Gesner,
Cueillir la branche sacrée
A ton laurier toujours vert.
Comme à regret je vous quitte,
Lieux, où la science habite,
Où luit son divin flambeau !.....
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

A ma patrie immortelle
Ayant offert mon bouquet,
Loin de reposer mon aile
Sous quelque riant bosquet,
Chez la famille proscrite,
Que le malheur seul visite,
Pleurant notre ciel si beau,
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

2 août 1853.



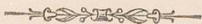
LE COR DES ALPES.

Dans la nuit silencieuse
Monte au ciel la voix du cor,
Douce, triste, harmonieuse,
Ainsi qu'un céleste accord.

Elle monte frémissante ;
La note s'épanouit,
Et sur son aile brillante
Prend son essor dans la nuit.
Et la montagne s'éveille
Pour saluer de doux mots
La palpitante merveille
Volant d'échos en échos.

Gai Montagnard, l'Alpe blanche
Aime ton cor enchanté,
Grondant comme l'avalanche,
Beau comme sa majesté.
Quand un saint amour t'enflamme,
Toi seul, barde des forêts,
Peut rendre de sa grande âme
Le sourire ou les regrets.

31 mai 1849.



LA BERGÈRE SUISSE.

Je suis Jemmy, l'humble bergère,
Gracieuse enfant du rocher,
Où brille la verte fougère,
Où la rose aime à se cacher.

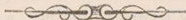
Le sapin m'offre un frais ombrage,
Mon lac, un limpide miroir ;
Souvent au pied du roc sauvage,
En souriant, je vais m'asseoir.

Au pâturage quand je guide
Chaque matin mon noir troupeau,
Je cueille, d'une main avide,
Des fleurs pour mon léger chapeau.

Si de la nature endormie
Je soupire le doux repos,
J'entends au loin ma voix amie
Eveiller de joyeux échos.

Nous avons un même domaine,
L'enfant et l'aigle audacieux ;
Des hauts glaciers je suis la reine,
Il a son trône près des cieux.

25 mai 1849.



NOSTALGIE.

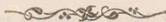
Mai souriait aux fleurs,
Je quittais, tout en pleurs,
La place de mon village.....
Et mes amis ne pleuraient pas !
Ils me disaient : « Bon courage !
Tu seras heureux là-bas. »

« De loin tu nous souris.....
Dans ce brillant Paris
Tout labeur a son salaire. » —
De mon sort vous étiez jaloux.
Pour récolter la misère,
Insensés, venez-y tous !

J'endors mon cœur souffrant
Quand je dis, en pleurant,
Un doux chant de nos montagnes,
Ce *ranz des vaches* tant aimé.....
Au ciel des vertes campagnes
Mon rêve s'est animé.

Puis, mon rêve envolé,
Pauvre enfant, désolé,
Je pleure et toujours je pleure.....
De grâce rendez-moi, Seigneur,
A ma modeste demeure :
J'y renaitrais au bonheur !.....

31 mai 1849.



VOIX DU MATIN.

Lorsque le soleil, sous l'épais feuillage,
Sème en se jouant sa poussière d'or,
L'oiselet surpris, dormant au bocage,
Dans son nid soyeux se balance encore ;

Puis sa douce voix dit à la fougère,
Ouvrant à ses pieds son riche éventail :
« Pourquoi donc, ma sœur, ces flots de lumière,
Ces perles aux fleurs, sublime travail ? »

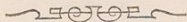
» Dans l'air il circule un parfum de fête :
Chaque arbre rougit dans le ciel vermeil ;
Des pleurs irisés pendent sur ma tête,
Rubis précieux, éclos au soleil ; »

» Les bosquets fleuris, éveillés à peine,
Frémissent joyeux, au bruit des chansons ;
Le lis, la pensée, à l'aube sereine,
Lèvent leurs fronts purs sur les verts gazons. » —

La fougère alors : — « Son œuvre puissante
Etant achevée, au septième jour
Dieu se reposa ; mais, reconnaissante,
La nature dit un long chant d'amour. »

» Depuis, au matin, quand sourit l'aurore,
Jetant à la nuit un heureux adieu,
La nature aussi se souvient encore
Et répète en chœur sa prière à Dieu. »

Novembre 1847.



LE ROSSIGNOL.

Lorsque la nuit d'étoiles d'or
Pare sa robe amie,
Que seul le ruisseau veille encor
Près la fleur endormie,

Modeste roi de la forêt,
Le rossignol timide
Confie au feuillage discret
Son chant, de pleurs humide.

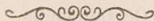
A ses pieds la fleur en son sein
A recueilli, joyeuse.
L'accord tombé de l'arbre saint,
Rosée harmonieuse.

Et toujours au bois animé
Sa voix vibre plus pure,
Et pour l'ouïr le flot charmé
Suspend son frais murmure.

Il chante, il chante et de l'amour
Peint la touchante flamme.....
Le malheureux se croit au jour,
Où rayonnait son âme.

Reste toujours, oiseau divin,
Au bosquet solitaire,
Ton chant, dans un auguste hymen,
Joint le Ciel à la terre.

4 mai 1849.



LE VER LUISANT.

De son ciel limpide
La lune timide
Verse au bosquet écarté
Sa molle clarté.

Sur la branche
L'oiseau dort ;
La fleur penche
Son calice d'or ,
Où sommeille
Un papillon ;
Le grillon
Seul veille
Au vallon.

Comme en un rêve
Séduisant ,
Alors se lève
Le ver-luisant.
Longtemps il guette
Si la nuit
Est aussi discrète
Que lui.

Enfin sur l'herbe
Il brille joyeux ,
Superbe
Et radieux ;
Et chaque plante ,
Au taillis noir,
Chante
Son doux flambeau du soir.

2 Avril 1840.



LE MOISSONNEUR.

L'étoile brille encore ,
Mais , joyeux moissonneur ,
Devançons de l'aurore
La tardive rougeur.

Le grain , espoir de la famille ,
Penche sa tige au front vermeil ;
Tombez , sous ma large faucille ,
Epis dorés par le soleil.

Un air frais encourage
Nos bras à travailler ;
Dieu bénit notre ouvrage ,
Diligent ouvrier.

Le grain , espoir de la famille ,
Penche sa tige au front vermeil ;
Tombez , sous ma large faucille ,
Epis dorés par le soleil.

La poitrine inclinée ,
Nous rions des ennuis ;
La terre , cette année ,
A doublé ses produits.

Le grain , espoir de la famille ,
Penche sa tige au front vermeil ;
Tombez , sous ma large faucille ,
Epis dorés par le soleil.

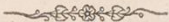
Le char , au temps des herbes ,
Marchait avec effort ,
Mais , sous les fortes gerbes ,
Il ploîra plus encor.

Le grain , espoir de la famille ,
Penche sa tige au front vermeil ;
Tombez , sous ma large faucille ,
Epis dorés par le soleil.

Et, si plus tôt commence
L'hiver sombre et chagrin,
Du moins, en abondance,
Le pauvre aura du pain.

Le grain, espoir de la famille,
Penche sa tige au front vermeil ;
Tombez, sous ma large faucille,
Epis dorés par le soleil.

5 mai 1849.



LA ROSE.

Devant la rose,
Eclore
Aux premiers feux du jour,
Si jeune fille,
Gentille,
Passe, en rêvant d'amour,

Elle s'arrête,
Coquette ;
Puis, son œil attristé,
Sur la pelouse,
Jalouse
La reine de beauté.

Lors fleur vermeille
S'éveille
Sous ce regard en pleurs,
Et sa tendresse
Adresse
Ce baume à ses douleurs :

« Pourquoi ces larmes ?
Tes charmes
Ne font-ils plus rêver ?
Ta voix si belle
N'a-t-elle
De cœurs à captiver ? »

« Crainte éphémère,
Ma chère,
Que ces regrets naissants ;
Car plus d'une âme
S'enflamme,
Quand brillent vos seize ans. »

« Après ma tige,
Voltige
L'essaim nombreux encor

D'insectes frêles,
Aux ailes
Faites de pourpre et d'or. »

« Comme eux, la brise,
Eprise,
Dispute au papillon
Fraîche rosée,
Posée
En rubis sur mon front. »

« Sourde aux paroles,
Frivoles,
De ces amans d'un jour,
Dont le délire
N'inspire
Pas un regard d'amour. »

« Comme la rose
Repose
Sûre de ses attraits,
Quand son arôme
Embaume
Le ciel pur des bosquets ; »

« Que jeune fille,
Gentille,
A l'incarnat trompeur,
Pour toujours plaire,
Préfère
Les vertus de son cœur. » —

11 août 1846.



REVIENS, JOYEUX PRINTEMPS !

L'hiver couvre la plaine
De précoces frimas,
Devant sa froide haleine
L'oiseau fuit nos climats.
Oh ! pour que l'hirondelle
Ramène le beau temps ,
Comme un pli sous son aile ,
Reviens , joyeux printemps !

Rends au pré sa parure ,
Leurs sourires aux fleurs ;
Au coteau sa verdure ;
A l'aurore ses pleurs ;

A la fraîche cascade
Ses prismes éclatans ;
Un ciel doux au malade.....
Reviens , joyeux printemps !

Rends au bois son ombrage ;
Sa feuille à l'arbrisseau ;
Ses chantres au bocage ;
Son murmure au ruisseau ;
Rends à la verte branche,
Pour les oiseaux contents,
Le nid sous la fleur blanche.....
Reviens , joyeux printemps !

Rends à la roche aimée
L'écho mystérieux ;
La brise parfumée
Au vallon gracieux ;
Rends-nous le banc de mousse
Et les bosquets rians ,
Où l'heure fuit si douce.....
Reviens , joyeux printemps !

Comme le temps , moroses ,
Nos cœurs , las de souffrir ,

En vain, hélas ! de roses
Couronnent l'avenir.
Pour rendre à la patrie
Des jours moins inconstans ,
Oh ! reviens , je t'en prie ,
Reviens , joyeux printemps !

Mars 1851.

